

POURQUOI UN DIEU BON PERMET-IL LA SOUFFRANCE ?

TABLE DES MATIÈRES

Réponses vagues	2
Pourquoi un Dieu bon permet-il la souffrance ?	4
<i>Un moyen d'attirer notre attention</i>	5
<i>Un moyen de nous guider</i>	15
<i>Un moyen de nous former</i>	20
<i>Un moyen de nous unifier</i>	25
Comment aider ?	29
Plus que des réponses.....	32

Il y a quatre mille ans, la victime de terribles épreuves a ainsi imploré le ciel : « Ne me condamne pas ! Fais-moi savoir pourquoi tu me prends à partie ! Te paraît-il bien de maltraiter, de repousser l'ouvrage de tes mains [...] ? » (Job 10.2,3) De telles questions sont encore posées : « Dieu me déteste-t-il pour qu'il permette que je souffre tant ? Pourquoi moi et pas les autres ? »

Or, il existe des réponses claires pour nous permettre de garder nos souffrances en perspective et pour nous montrer comment en tirer avantage. Kurt De Haan, rédacteur de RBC, nous montrera que, si le ciel ne répond pas à toutes nos questions, il nous donne toutes les réponses dont nous avons besoin pour aimer et faire confiance à celui qui, dans nos souffrances, nous appelle à lui.

Martin R. De Haan, petit-fils

RÉPONSES VAGUES

La vie peut sembler difficile à comprendre. Et faire face à ses dures réalités engendre bien souvent des frustrations. Nous recherchons désespérément des réponses au problème insoluble de la souffrance. Nous nous demandons même si nous pourrions un jour comprendre parfaitement pourquoi le malheur frappe les gens de bien, alors que la réussite sourit aux méchants. Les réponses offertes paraissent souvent évasives, cachées, insaisissables.

Bien sûr, qu'un terroriste meure dans l'explosion de sa propre bombe ou qu'un conducteur imprudent soit impliqué dans un grave accident va de soi, comme le fait de se brûler en jouant avec le feu ou, pour le fumeur invétéré, d'être atteint d'un cancer du poumon. Mais que dire quand des hommes, des femmes et des enfants innocents sont fauchés par la bombe d'un terroriste ?

Que dire quand un jeune conducteur est victime d'un traumatisme crânien, parce qu'un chauffard en état d'ébriété a brusquement fait une embardée au beau milieu de la voie ? Que dire quand on perd sa maison dans un incendie purement accidentel ? Et que dire encore quand un enfant de deux ans est leucémique ?

Il est dangereux, voire fou, de prétendre faire toute la lumière sur les raisons qui poussent Dieu à permettre la souffrance. Ses raisons sont nombreuses et complexes ; il est tout simplement et tout autant absurde *d'exiger* de les comprendre. Ainsi, lorsque Job, l'archétype même de la souffrance humaine dans l'Ancien Testament, a pris conscience qu'il n'avait aucun droit d'exiger de Dieu une réponse au sujet des souffrances qu'il avait endurées, il s'est exclamé : « Oui, j'ai fait part, sans les comprendre, de merveilles qui me dépassent et que je ne connaissais pas » (Job 42.3).

Pourtant, Dieu nous a *fourni* certaines explications. Et bien que nous ne sachions pas pourquoi certaine maladie frappe un tel plutôt qu'un autre, nous pouvons à tout le moins avoir sur l'origine des maladies une petite idée. Et même si nous ne comprenons pas pourquoi nous sommes confrontés à telle ou telle difficulté, nous pouvons cependant apprendre à y faire face et à y réagir d'une manière qui soit agréable au Seigneur.

« L'existence même de la souffrance représente pour le christianisme son plus grand défi, c'est indéniable. »

— John Stott

Autre réserve : je n'aurai pas dans les pages qui suivent la prétention d'analyser parfaitement vos souffrances. En effet, s'il est vrai que certaines facettes

de la souffrance sont universelles, d'autres demeurent personnelles et, donc, différentes. De plus, il se peut que vous n'avez absolument pas besoin pour l'instant d'un exposé en règle sur les causes de vos souffrances ou, encore moins, sur les moyens d'en sortir. En fait, il serait surtout question pour vous de chaleur humaine, d'écoute, de présence. Mais chemin faisant, vous finirez par rechercher les vérités de la Parole de Dieu pour y trouver une consolation et l'aide qui vous permettra de voir votre situation du point de vue de Dieu.

Vous et moi avons besoin de plus que de simples théories. C'est d'ailleurs ce qui m'a poussé à présenter aussi dans ces pages l'expérience de gens qui ont vécu toutes sortes de souffrances physiques et affectives. Ma prière est que vous continuiez à croire fermement en Dieu, même si tout autour de vous semble s'écrouler.

POURQUOI UN DIEU BON PERMET-IL LA SOUFFRANCE ?

Dans ce monde de souffrances, où est Dieu ? Si Dieu est bon et compatissant, pourquoi la vie est-elle souvent si tragique ? Dieu a-t-il perdu le contrôle ? Ou s'il tient encore la barre, que nous veut-il ?

Certains, parce qu'ils se refusent à imaginer un Dieu qui permettrait une telle détresse, ont préféré nier son existence. D'autres croient à son existence, mais ne veulent rien avoir à faire avec lui, considérant que Dieu ne peut être bon. D'autres encore ont adopté une solution de compromis, en croyant en un Dieu plein de bons sentiments, qui nous aimerait, mais qui, confronté à une planète en rébellion, aurait perdu le contrôle. D'autres enfin s'accrochent obstinément à l'idée d'un Dieu d'amour, doué de toute sagesse et omnipotent, qui tire parti du mal pour

aboutir au bien, d'une manière ou d'une autre.

Lorsque nous l'interrogeons, la Bible nous brosse un portrait totalement différent. Elle nous fait découvrir un Dieu qui peut faire tout ce qu'il veut et qui a choisi, dans certains cas, d'intervenir avec clémence et de faire des miracles pour son peuple, et dans d'autres, de ne pas intervenir, de ne pas empêcher la tragédie. Présenté comme partie intégrante de notre vie, il semble pourtant parfois sourd à nos cris de détresse. La Bible nous donne l'assurance qu'il contrôle tous les événements. Cependant, Dieu nous laisse quelquefois être victimes de gens mal intentionnés, de mauvais gènes, de dangereux virus ou d'une catastrophe naturelle.

Si vous êtes comme moi, c'est que devant ce problème épineux de la souffrance vous recherchez désespérément une façon de réagir adéquatement. Personnellement, je crois que Dieu nous a fourni suffisamment de morceaux de ce puzzle pour nous aider à lui

faire confiance, même si nous ne disposons pas de toute l'information voulue. Cette étude sommaire nous montrera — et ce sont là les réponses fondamentales de la Bible — que notre Dieu, qui est bon, permet la souffrance dans ce monde afin d'attirer notre attention sur le problème que représente le péché, de nous pousser à nous tourner vers lui avec confiance et espoir, de nous façonner à la ressemblance de Christ et de nous unir pour que nous nous entraïdions.

UN MOYEN D'ATTIRER NOTRE ATTENTION

Imaginez un monde sans souffrance. À quoi ressemblerait-il ? À première vue, l'idée semble séduisante : finis les maux de tête et les maux de dos ! Finis les troubles gastriques. Finis les maux de gorge et les élancements lorsqu'on confond son pouce et le clou ! Par contre, absente, cette sensation de douleur ne pourrait sonner l'alarme quand un de vos os se casse ou que

vous avez un ligament déchiré ; ni vous signaler qu'un ulcère est en train de vous dévorer l'estomac ! Plus de malaise non plus pour vous avertir qu'une tumeur cancéreuse se prépare à envahir votre organisme. Plus d'angine pour vous indiquer que les vaisseaux sanguins menant au cœur sont en train de s'obstruer. Plus de douleur, enfin, pour vous signaler que votre appendice s'est rompu.

Admettons-le, si haïssable qu'elle soit, la douleur a son utilité : elle nous avertit quand quelque chose ne tourne pas rond. Malgré tout, c'est la cause, et non la souffrance elle-même, qui est le véritable problème. La douleur n'est qu'un symptôme, une sirène qui retentit lorsqu'un organe est attaqué ou exposé au danger.

Dans la partie qui suit, nous verrons comment Dieu peut se servir de la souffrance pour nous avertir que :

1. quelque chose ne va pas bien dans le monde ;

2. quelque chose ne va pas bien chez les créatures de Dieu ;

3. quelque chose ne va pas bien en nous.

N'importe laquelle de ces possibilités peut être la cause de notre souffrance. Examinons-les donc de plus près.

I. Quelque chose ne va pas bien dans le monde. L'état déplorable de notre planète montre qu'il s'est passé quelque chose de terrible. Notre propre souffrance et la détresse que nous percevons autour de nous indiquent que la souffrance atteint tout un chacun, sans distinction de race, de classe et de religion, sans même laisser de place à une discrimination fondée sur la morale. La souffrance semble cruelle, aveugle, absurde, monstrueuse et totalement incontrôlable : le malheur frappe ceux qui s'efforcent de faire le bien, alors que la réussite sourit à ceux qui se complaisent dans le mal.

L'injustice apparente qui accompagne la souffrance nous a tous un jour confrontés

personnellement. Pour ma part, je me souviens d'avoir assisté à l'agonie de ma grand-mère, qui est morte du cancer. Grand-maman et grand-papa Blohm avaient emménagé chez nous. Ma mère, qui était infirmière, s'est occupée de grand-maman pendant les derniers mois qui lui restaient à vivre. Maman lui administrait des analgésiques. Grand-papa, quant à lui, s'accrochait désespérément à l'espoir de la voir guérir. Vint finalement le jour où le corbillard s'est présenté pour emporter son corps décharné et dévasté. Je savais qu'elle était au ciel, mais la douleur du deuil était toujours là. Je me suis alors mis à haïr le cancer, ce qui n'a pas changé.

Quand je pense à toutes les souffrances qu'ont subies mes amis, mes collègues, ma famille, mes voisins et les membres de mon assemblée, j'ai du mal à croire, en en faisant la liste, qu'elles aient été si nombreuses — et ma liste est incomplète ! Dans bien des cas, ces gens ont subi des souffrances qu'ils

n'avaient apparemment pas provoquées : un accident, une malformation congénitale, une maladie héréditaire, une fausse couche, un parent maltraitant, des douleurs chroniques, un enfant rebelle, une maladie grave, une maladie qui frappe aveuglément, la mort d'un conjoint ou d'un enfant, une séparation, une catastrophe naturelle. Cela semble tout à fait injuste. Et je suis parfois tenté de me laisser aller à la frustration.

Comment résoudre cette équation ? Comment vivre dans cette dure réalité sans la nier et sans se laisser envahir par le désespoir ? Dieu ne pouvait-il pas créer un monde parfait, où il n'y aurait eu aucun problème ? Ne pouvait-il pas créer un monde où personne n'aurait pu prendre de mauvaises décisions ni faire de mal aux autres ? Ne pouvait-il pas créer un monde sans moustiques, mauvaises herbes ou cancers ? Oui, il le pouvait, mais il ne l'a pas fait. Ce somptueux cadeau qu'il nous a offert, la liberté de l'homme, la faculté de

choisir, comporte un risque : la possibilité de se tromper.

« La Bible attribue l'entrée du mal et de la souffrance dans ce monde à une grande, mais aussi terrible, qualité de l'être humain : sa liberté. »

— Philip Yancey

Si la possibilité d'être une créature libre, douée d'intelligence, dans un univers où de mauvaises décisions causeraient de la souffrance, ou d'être une machine dans un monde sans douleur vous était offerte, que choisiriez-vous ? De quelle façon Dieu serait-il le plus honoré ? De quelle façon serait-il le plus aimé ?

Dieu aurait pu faire de nous des créatures semblables à ces belles poupées électriques qui, une fois dans nos bras, nous

lancent des *je t'aime*, mais il avait autre chose en vue : il a couru le *risque* de créer des êtres capables de commettre l'impensable — des êtres capables de se rebeller contre leur Créateur.

« Au milieu des plaisirs, Dieu chuchote. À notre conscience, il parle, mais dans nos souffrances, il hurle : la souffrance est son mégaphone, qu'il utilise pour réveiller un monde de sourds. »

— C. S. Lewis

Que s'est-il passé dans le jardin d'Éden ? La tentation, de mauvaises décisions et leurs conséquences tragiques sont venues bouleverser la paisible existence d'Adam et Ève.

Les chapitres 2 et 3 de la Genèse décrivent en détail la tentation à laquelle Satan les a soumis : leur amour pour Dieu a été mis à l'épreuve, et ils ont échoué ! Dans la terminologie biblique, cet échec s'appelle « péché ». Et comme le fait aujourd'hui le virus du sida, qui, une fois l'infection contractée, détruit le système immunitaire, puis provoque la mort, le péché s'est alors répandu comme une épidémie mortelle, se transmettant de génération en génération. Les conséquences du péché et le désir même de pécher sont devenus l'héritage de chaque nouvelle génération (Ro 1.18-32 ; 5.12,15,18).

L'entrée du péché dans le monde a eu non seulement des effets destructeurs sur la nature humaine, mais a entraîné aussi un jugement immédiat et permanent de la part de Dieu. Genèse 3 relate comment la mort physique et spirituelle en est venue à faire partie intégrante de l'existence humaine (v. 3,19), comment la grossesse est devenue douloureuse (v. 16), comment

le sol a été maudit pour qu'il ne produise plus que des plantes qui rendraient le travail de l'homme pénible (v. 17-19) et comment, enfin, Adam et Ève ont été chassés du jardin extraordinaire où ils jouissaient de l'intimité avec Dieu (v. 23,24).

Dans le Nouveau Testament, l'apôtre Paul décrit la création tout entière comme gémissant et attendant avec impatience le moment où elle sera délivrée de la malédiction de la corruption, et alors rétablie, libérée des effets du péché (Ro 8.19-22).

La maladie, les catastrophes naturelles et la corruption sont les symptômes d'un problème plus grave : la rébellion de l'être humain contre son Créateur. En ce sens, chaque souffrance, chaque larme, chaque agonie, est un rappel criant du caractère intenable de notre situation. Comme un immense panneau illuminé, la souffrance dans toute sa réalité nous signale de façon évidente que le monde ne correspond plus à la création de Dieu.

Ainsi, quand il s'agit de comprendre la raison même de l'existence de la souffrance, dire qu'elle est la conséquence directe de l'entrée du péché dans le monde est l'explication la plus fondamentale qu'on puisse apporter. Véritable sonnette d'alarme, la souffrance nous signale qu'une maladie spirituelle frappe notre planète : conséquences indirectes de la vie au sein d'un monde déchu, dans bien des cas, nos difficultés ne nous seraient donc pas attribuables.

2. Quelque chose ne va pas bien chez les créatures de Dieu. Nous pouvons être la cible des gestes cruels posés par les autres ou par les forces rebelles de Satan. Comme les esprits déchus (les anges qui se sont rebellés contre Dieu), l'homme déchu a le pouvoir de prendre des décisions qui risquent de lui nuire ou de nuire aux autres.

La souffrance peut être la conséquence des actes d'autrui. Parce qu'ils sont libres — et contaminés par le péché —, les gens prennent et continueront

à prendre de mauvaises décisions qui nuiront souvent aux autres.

Caïn, un des fils d'Adam, a décidé un jour de tuer son frère Abel (Ge 4.7,8). Lémek, quant à lui, s'est vanté d'être un homme violent (Ge 4.23,24). Saraï a maltraité Agar (Ge 16.1-6). Laban a escroqué son neveu Jacob (Ge 29.15-30). Joseph a été vendu comme esclave par ses frères (Ge 37.12-36). Plus tard, la femme de Potiphar, [sous] une fausse accusation de tentative de viol, l'a fait emprisonner (Ge 39). Le pharaon d'Égypte a opprimé ses esclaves juifs (Ex 1). Hérode, enfin, voulant assassiner Jésus, a fait tuer tous les enfants en bas âge et les nouveau-nés de Bethléem et de ses environs (Mt 2.16-18).

Le mal qu'on nous fait est parfois motivé par l'égoïsme. Il arrive aussi qu'on soit persécuté à cause de sa foi en Christ. Tout au long de l'histoire, des hommes en révolte contre Dieu ont persécuté ceux qui s'identifiaient à Christ.

Avant sa conversion, Saul se consumait de haine pour les chrétiens et employait toute son énergie à les persécuter, recherchant même leur mort (Ac 7.54-8.3). Mais après sa propre conversion, qui s'est produite de façon dramatique, il a courageusement enduré toutes les persécutions en annonçant l'Évangile avec beaucoup de cran (2 Co 4.7-12 ; 6.1-10). Il en est même venu à affirmer que les souffrances ainsi endurées avaient contribué à le rendre plus conforme à Christ (Ph 3.10).

La souffrance peut aussi être l'œuvre de Satan et de ses démons. La vie de Job constitue un exemple frappant des épreuves effroyables que le juste peut subir sous les coups de Satan. Dieu a donné à Satan la permission de prendre les biens de Job, de détruire sa famille et de ruiner sa santé (Job 1-2). Et c'est figé de peur que j'écris cette phrase. D'une certaine manière, et pour des raisons qui lui sont propres, Dieu a donné à Satan le droit

de détruire la vie de Job. En pareille situation, nous serions tentés de comparer Dieu à un père qui, pour voir si, mine de rien, ses enfants l'aimeront encore, donnerait à la petite brute du coin l'autorisation de les tabasser. Mais comme Job sera amené à le reconnaître par la suite, parler en ces termes de notre Dieu d'amour et de sagesse ne lui rendrait pas justice.

« *Quoi ! Nous recevrons de Dieu le bien, et nous ne recevons pas aussi le mal !* »

— Job 2.10

Contrairement à Job, nous savons, nous, que sa vie créait un précédent, constituait un témoignage vivant de la fidélité de Dieu. L'histoire de Job démontre que Dieu est digne de confiance, qu'il est possible de compter sur lui et de demeurer intègre même

quand notre vie s'écroule, pour une raison ou pour une autre. Job a fini par apprendre que, même s'il ignorait à quoi Dieu pouvait bien vouloir en venir, il avait néanmoins une foule de raisons de croire que Dieu, alors même qu'il avait permis à Satan de ruiner sa vie, n'était pas injuste, cruel, sadique ou tyrannique (Job 42).

L'apôtre Paul souffrait d'un mal qu'il attribuait à Satan, « une écharde dans la chair... un ange de Satan envoyé pour [lui] souffleter » (2 Co 12.7). Paul pria pour en être délivré, mais Dieu n'accéda pas à sa prière, préférant lui montrer en quoi cette difficulté pourrait lui être utile, en l'amenant à dépendre humblement du Seigneur et à vivre sa grâce (2 Co 12.8-10).

S'il est vrai que Satan ne peut être tenu responsable de la plupart des maladies qui nous accablent, les Évangiles lui imputent toutefois quelques cas, dont ceux de l'homme aveugle et muet (Mt 12.22) et du garçon épileptique (Mt 17.14-18).

3. Quelque chose ne va pas bien en nous.

Si quelque chose ne tourne pas rond et que notre vie est en cause, nous avons trop souvent tendance à sauter aux conclusions : Dieu nous punit, nous avons péché !

Mais ce n'est pas forcément le cas. Comme nous l'avons souligné précédemment, les souffrances qui nous affectent arrivent souvent parce que nous nous trouvons au milieu d'un monde déchu, où vivent des hommes déchus et des esprits en révolte.

Les amis de Job ont cru à tort qu'il souffrait à cause de ses péchés (Job 4.7,8 ; 8.1-6 ; 22.4,5 ; 36.17). Dans le cas de l'aveugle-né (Jn 9.12), les disciples de Jésus eux-mêmes se sont trompés, concluant rapidement à la faute, en se demandant si sa cécité était liée au péché de ses parents ou au sien (Jn 9.1,2). Et Jésus a dû leur dire que cela n'avait rien à voir (v. 3).

Ces réserves exprimées, nous devons tout de même admettre qu'une partie de

nos souffrances *sont dues* au péché — souffrance de nature disciplinaire venant de Dieu, et qu'il réserve à ceux qu'il aime, ou souffrance punitive destinée aux rebelles vivant au milieu de sa création.

La discipline. C'est parce que nous avons mis notre confiance en Jésus-Christ, cru qu'il était notre Sauveur, que vous et moi sommes devenus des enfants de Dieu. En tant que tels, nous sommes membres d'une famille dont le chef est loin d'être un père violent et sadique qui prend un malin plaisir à flanquer des raclées. Il est plutôt, comme l'affirme Hébreux 12, un Père aimant qui éduque et corrige ses enfants :

Mon fils, ne prends pas à la légère la correction du Seigneur, et ne te décourage pas lorsqu'il te reprend. Car le Seigneur corrige celui qu'il aime et frappe de verges tout fils qu'il agrée. [...]
Puisque nous avons eu des pères selon la chair, qui nous corrigeaient et que nous avons respectés,

ne devons-nous pas, à plus forte raison, nous soumettre au Père des esprits pour avoir la vie ? Nos pères en effet nous corrigeaient pour peu de temps, comme ils le jugeaient bon ; mais Dieu nous corrige pour notre véritable intérêt, afin de nous faire participer à sa sainteté (Hé 12.5,6,9,10).

Et Jésus a déclaré à l'Église de Laodicée : « Moi, je reprends et je châtie tous ceux que j'aime. Aie donc du zèle, et repens-toi » (Ap 3.19).

Le roi David a connu personnellement ce qu'expérimenter l'amour sévère du Seigneur voulait dire. Après avoir commis l'adultère avec Bath-Chéba et manœuvré pour s'assurer que son mari serait tué au combat, il ne s'est repenti que lorsque le prophète Nathan l'a eu confronté. Le Psaume 51 décrit David en proie à la culpabilité, implorant le pardon de Dieu. Dans un autre psaume, David s'est attardé sur les conséquences de la dissimulation du péché et du

refus de le confesser.

Il a écrit : « Tant que je me suis tu, mes os se onsumaient, je gémissais toute la journée ; car nuit et jour ta main s'appesantissait sur moi » (Ps 32.3,4).

« Mon fils, ne méprise pas le châtiment du Seigneur, et ne perds pas courage lorsqu'il te reprend ; car le Seigneur châtie celui qu'il aime. »

— Hébreux 12.5,6

Dans 1 Corinthiens 11.27-32, l'apôtre Paul prévient les croyants de ne pas prendre les choses du Seigneur à la légère — prendre part au repas du Seigneur sans y accorder d'importance —, car cela entraînerait une punition. Paul explique que la discipline du Seigneur est justifiée. Il déclare : « Mais quand nous sommes

jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde » (v. 32).

Pour la plupart d'entre nous, le principe selon lequel « celui que Dieu aime, il le châtie bien » est facile à comprendre : venant d'un Père qui aime ses enfants, nous nous attendrions nous aussi à être punis en cas de désobéissance et à devoir faire encore preuve d'obéissance.

Le jugement. Dieu prend également des mesures contre les incroyants qui s'obstinent à faire le mal. Celui ou celle qui n'a pas reçu le don divin du salut peut s'attendre à subir la colère de Dieu dans l'avenir, au jour du jugement, et à être exposé au danger d'un jugement implacable, maintenant, si Dieu le décide.

Le Seigneur a fait venir le déluge pour détruire l'humanité décadente (Ge 6). Il a détruit Sodome et Gomorrhe (Ge 18-19). Il a accablé de plaies les Égyptiens (Ex 7-12). Il a ordonné à Israël d'exterminer les païens qui habitaient la Terre promise

(De 7.1-3). Il a frappé de mort l'arrogant roi Hérode du Nouveau Testament (Ac 12.19-23). Et au jour du jugement, Dieu exercera la justice de façon exemplaire contre tous ceux qui rejettent son amour et son autorité (2 Pi 2.4-9).

Mais pour l'instant, nous sommes confrontés à des injustices. Dans sa sagesse infinie, Dieu a choisi de différer l'exécution de son jugement. Asaph, le psalmiste, s'est cabré contre cette apparente injustice de la vie. Voici ce qu'il a écrit sur les méchants qui s'en sortent bien, voire prospèrent, alors que beaucoup de justes vivent problème sur problème (Ps 73). Il a déclaré au sujet de la prospérité des méchants : « J'ai donc réfléchi pour comprendre cela ; ce fut pénible à mes yeux, jusqu'à ce que j'arrive aux sanctuaires de Dieu ; alors j'ai compris le sort final des méchants » (v. 16,17) (*Colombe*). En pensant au Seigneur souverain de l'univers, Asaph a réussi à tout remettre en perspective.

Quand nous sommes confrontés au fait que les méchants nous font littéralement « un pied de nez » et que nous nous butons à toutes sortes d'immoralités, il faut nous rappeler que « le Seigneur use de patience envers nous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais voulant que tous parviennent à la repentance » (2 Pi 3.9).

En résumé, la première partie de la réponse aux questions inhérentes au problème de la souffrance s'énonce comme suit : Dieu se sert de la souffrance pour nous mettre en garde contre de graves difficultés. La souffrance enclenche le système d'alarme qui nous signale que quelque chose ne va pas bien dans le monde, dans l'humanité en général, et chez vous et moi. Mais comme nous le verrons dans la prochaine partie, Dieu ne se contente pas de nous signaler les problèmes, il exploite aussi les difficultés pour nous inciter à y trouver des solutions... en lui.

UN MOYEN DE NOUS GUIDER

Lorsque nous tournons le dos à Dieu, la souffrance devient souvent notre bouc émissaire. Mais, curieusement, quand nous décrivons plus tard ce qui nous a ramenés sur la bonne voie, nous a aidés à y voir plus clair et nous a amenés à vivre une plus grande intimité avec Dieu, ce sont nos souffrances que nous mentionnons, leur donnant tout le crédit. Comment, dans ce cas, des circonstances similaires peuvent-elles produire sur nous des effets si diamétralement opposés ? La réponse se trouve tout en nous, et non dans les circonstances elles-mêmes.

Une personnalité des médias connue pour son franc-parler a dénigré un jour le christianisme, le décrivant comme une « religion de perdants ». Mais, cette personnalité n'avait pas toujours été de cet avis. Jeune homme, il avait suivi des cours bibliques, après avoir fréquenté un lycée privé chrétien. Il a un jour déclaré

en blague au sujet du lourd endoctrinement qu'il avait subi : « Je pense que j'ai été sauvé sept ou huit fois. » Puis un événement douloureux a changé sa conception de la vie et de Dieu. Sa sœur cadette est tombée gravement malade. Il a alors prié pour sa guérison, mais sa sœur est morte après cinq longues années de souffrances. Il a alors perdu ses illusions, déçu par un Dieu qui permettait qu'une telle chose se produise. Il a déclaré : « J'ai commencé alors à perdre la foi, et plus je la perdais et mieux je me sentais. »

Entre lui et une femme comme Joni Eareckson Tada, qu'est-ce qui fait la différence ? Dans son livre *Where is God when it hurts ?*, Philip Yancey décrit le changement d'attitude qu'a connu peu à peu Joni, année après année, à la suite de l'accident de plongeon qui l'avait rendue tétraplégique.

« Au début, Joni trouvait que son état et sa foi en un Dieu d'amour étaient inconciliables... Et ce n'est que très progressivement qu'elle se tourna vers Dieu.

Passant de l'amertume à la confiance en Dieu, son changement d'attitude ne se produisit qu'au bout de trois ans, à force de larmes et de bouleversantes remises en question » (p. 133,134).

Le soir où une amie intime, Cindy, lui a dit : « Joni, tu n'es pas la seule à souffrir, Jésus sait ce que tu ressens, parce qu'il a été paralysé lui aussi » a marqué un moment décisif. Cindy lui a alors décrit comment Jésus avait été cloué à la croix, paralysé par les clous.

Yancey fait ensuite cette remarque : « Cette pensée intrigua Joni et, pendant un moment, lui fit oublier sa propre douleur. Il ne lui était jamais venu à l'idée que Dieu ait pu ressentir les sensations douloureuses qui torturaient maintenant son corps » (p. 134).

Au lieu de continuer à chercher la raison de ce terrible accident, Joni a été forcée de dépendre encore plus du Seigneur et de voir la vie d'un autre œil, selon une perspective à long terme.

« Oui, ajoute-t-il, Joni s'est battue avec Dieu, mais ne lui a pas tourné le dos. Depuis, Joni a surnommé son accident "l'intrus surprise" et affirme maintenant qu'il est la meilleure chose qui lui soit jamais arrivée. Dieu s'était servi de cet accident pour attirer son attention et captiver Joni » (p. 137,138).

C'est ce principe, selon lequel la souffrance peut produire une saine dépendance envers Dieu, qu'enseigne l'apôtre Paul dans une de ses lettres à l'Église de Corinthe.

Il y dit ceci :
« Nous ne voulons pas, en effet, vous laisser ignorer, frères, au sujet de l'affliction qui nous est survenue en Asie, que nous avons été excessivement accablés, au-delà de nos forces, de telle sorte que nous désespérions même de conserver la vie. Et nous regardions comme certain notre arrêt de mort, afin de ne pas placer notre confiance en nous-mêmes, mais de la placer en Dieu

qui ressuscite les morts »
2 Corinthiens 1.8,9.

Paul reprend à peu près la même idée lorsqu'il évoque ses souffrances physiques. C'est d'ailleurs pourquoi le Seigneur lui a dit : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse » (2 Co 12.9). Paul a ajouté ensuite : « C'est pourquoi je me plais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les calamités, dans les persécutions, dans les détresses, pour Christ ; car, quand je suis faible, c'est alors que je suis fort » (v. 10).

La souffrance a cette façon bien à elle de mettre à nu notre fragilité. Elle nous force à revoir nos priorités, nos valeurs, nos buts, nos rêves, à remettre en question nos plaisirs, notre source de motivation, et les relations que nous entretenons avec les autres et avec Dieu.

La souffrance nous contraint à examiner la tournure que prend notre vie. Nous pouvons choisir de nous lamenter, en nous concentrant sur les difficultés du moment ou choisir d'espérer en

considérant le plan à long terme que Dieu a pour nous (Ro 5.5 ; 8.18,28 ; Hé 11).

**« Or la foi est
l'assurance des
choses qu'on espère
et la conviction
de celles qu'on
ne voit pas. »**

— Hébreux 11.1

De tous les passages de la Bible, c'est Hébreux 11 qui me démontre par-dessus tout que ma réaction aux circonstances de la vie, que cette vie soit une grande réussite ou qu'elle soit minable, doit être inspirée par la foi dans la sagesse, la puissance et la souveraineté de Dieu. Peu importe ce qui arrive, j'ai amplement raison de lui faire confiance — tout comme l'ont fait les grands hommes et les grandes femmes du passé, qui ont mis tout leur espoir en lui.

Par exemple, Hébreux 11 nous rappelle que Noé a passé

120 ans à attendre que Dieu remplisse sa promesse de faire venir un déluge destructeur sur la terre (Ge 6.3). Abraham a attendu de nombreuses années, dans l'angoisse, avant que ne naisse l'enfant que Dieu lui avait promis. Joseph a été vendu comme esclave et emprisonné injustement, mais a vu à la fin comment Dieu s'était précisément servi de la méchanceté dont il avait été victime pour la transformer en bien (Ge 50.20). Moïse a attendu jusqu'à l'âge de 80 ans avant que Dieu ne l'utilise pour délivrer les Juifs en les faisant sortir d'Égypte — et même là, diriger ce peuple à la foi chancelante s'est révélé un véritable combat (voir le livre d'Exode).

Hébreux 11 cite les Gédéon, Samson, David et Samuel qui ont remporté de grandes victoires en vivant pour le Seigneur. Mais au milieu du verset 35, le ton change. Soudain, c'est le face-à-face avec tous ceux qui ont eu à endurer des souffrances inouïes — ceux qui sont morts sans avoir vu

le terme de leurs souffrances, la raison pour laquelle Dieu avait permis qu'ils connaissent de tels drames. Ceux-là furent torturés, insultés, battus, lapidés, sciés en deux, passés au fil de l'épée, maltraités et forcés à vivre comme des parias (v. 35-38). Dieu avait décidé de ne récompenser leur fidélité dans l'épreuve qu'à long terme : dans l'éternité (v. 39,40).

**« Heureux celui
qui a pour secours
le Dieu de Jacob,
qui met son espoir en
l'Éternel, son Dieu !
Il a fait le ciel et la
terre, la mer et tout
ce qui s'y trouve. »**

— Psaume 146.5,6

La souffrance nous oblige à regarder au-delà des circonstances immédiates. La souffrance nous pousse à nous poser les deux grandes

questions : Pourquoi suis-je ici ? Dans quel but ? En cherchant et en trouvant les réponses à ces questions dans le Dieu de la Bible, nous trouverons la stabilité dont nous avons besoin pour traverser même les pires épreuves de la vie, car nous saurons que cette vie ne s'arrêtera pas ici-bas. Si nous gardons à l'esprit qu'un Dieu souverain se tient au-dessus de l'histoire de l'homme, en en tissant la trame pour obtenir une tapisserie splendide qui le glorifiera au terme de l'histoire, alors nous pourrons obtenir une meilleure perspective des événements.

Dans Romains 8.18, l'apôtre Paul écrit : « Car j'estime que toutes les souffrances du temps présent ne sauraient être comparées à la gloire à venir qui sera révélée pour nous. » Paul ne prend pas à la légère les souffrances du croyant, mais lui demande de voir ces souffrances du moment à la lumière de l'éternité. Bien sûr, nos problèmes peuvent être graves, et même

écrasants. Mais Paul affirme que, comparés aux gloires inouïes réservées à ceux qui aiment Dieu, même les pires événements de la vie, les plus terribles, ne seront rien.

Prenons encore le temps de voir un dernier exemple, qui est peut-être l'illustration la plus frappante que nous puissions avoir. Le jour de la crucifixion de Christ est connu aujourd'hui sous le nom de *Vendredi saint*, qui était pourtant tout sauf un jour saint. C'était en fait un jour de grandes souffrances, d'angoisses, de ténèbres, de détresses. Un jour où Jésus s'est senti abandonné. Un jour où Dieu semblait briller par son absence et son silence, et où le mal a semblé triompher et l'espoir être anéanti. Mais vint le dimanche. Et Jésus est ressuscité. Cet événement solennel a jeté une toute nouvelle lumière sur le vendredi. La résurrection a donné à la crucifixion un sens totalement inédit : au lieu d'être un jour de défaite, le jour de la crucifixion est devenu un jour de triomphe.

Nous aussi, nous pouvons voir plus loin. Nous pouvons supporter les vendredis » noirs et les voir comme autant de « bons » jours, parce que nous servons le Dieu du dimanche.

Ainsi, lorsque les difficultés s'abattront sur nous — ce qui ne manquera pas d'arriver —, rappelons-nous ceci : Dieu se sert de pareilles circonstances pour nous conduire à lui et nous amener à voir la vie à long terme. Dieu nous invite à avoir confiance, à espérer, à attendre.

UN MOYEN DE NOUS FORMER

Les entraîneurs raffolent des formules du genre « gagner = souffrir ». Quand j'étais champion d'athlétisme, au secondaire (bon, d'accord, j'avoue : je n'étais peut-être pas LA vedette, mais je me démenais pour y arriver !), nos entraîneurs nous répétaient souvent que nos longues séances d'entraînement porteraient leurs fruits le jour de la compétition. Et ils avaient raison. Oui, c'est sûr, nous ne

gagnions pas tout le temps, mais notre acharnement donnait de très bons résultats.

J'ai beaucoup appris sur moi à l'époque. Et aujourd'hui, j'en apprend encore plus en m'imposant mon jogging quotidien. J'aurais voulu laisser tomber bien des fois. Je n'aime pas sentir la douleur des exercices d'échauffement. Je préférerais ne pas mettre mon « chauffage interne » au maximum, et ne pas avoir à combattre la fatigue dans les montées. Alors, pourquoi je le fais ? *Parce que le jeu en vaut la chandelle !* Ma tension et mon pouls restent normaux, je garde la ligne et je me sens mieux, plus alerte.

Malgré la douleur, le sport produit des bienfaits incontestables. Par contre, comment voir la souffrance que nous subissons sans l'avoir voulue ? Comment voir la folie, la maladie, les accidents et la torture mentale ? Quels bienfaits peuvent en résulter ? Le jeu, dans ce cas, en vaut-il *vraiment* la chandelle ?

Voyons dans Romains 5.3,4 ce que l'apôtre Paul,

qui a souffert lui aussi, avait à dire. Il a écrit : « Bien plus, nous nous glorifions même des afflictions, sachant que l'affliction produit la persévérance, la persévérance la victoire dans l'épreuve, et cette victoire l'espérance. »

Paul introduit ainsi son propos sur les bienfaits de la souffrance : « Nous nous glorifions dans les afflictions. » Mais comment a-t-il pu dire que nous devons nous réjouir, ou être heureux, d'avoir à vivre le malheur ? En fait, il ne nous a absolument pas dit de célébrer les difficultés. Au contraire, il nous invite plutôt à nous réjouir à cause de ce que Dieu peut faire, et de ce qu'il fera pour nous et pour sa propre gloire, *par le moyen* de nos épreuves. Paul nous invite à célébrer l'issue finale, et non le douloureux processus en cours. Il ne voulait pas nous pousser à trouver une sorte de plaisir malsain dans la mort, le cancer, les difformités, les aléas financiers, les séparations ou les accidents tragiques ; toutes ces choses horribles nous rappelant de

façon brutale que nous vivons dans un monde corrompu par la malédiction du péché et par ses conséquences.

« Mais il faut que la patience accomplisse parfaitement son œuvre, afin que vous soyez parfaits et accomplis, sans faillir en rien. »

— Jacques 1.4

L'apôtre Jacques a souligné lui aussi combien nous devons nous réjouir de l'issue de nos épreuves : « Mes frères, regardez comme un sujet de joie complète les diverses épreuves auxquelles vous pouvez être exposés, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. Mais il faut que la patience accomplisse parfaitement son œuvre, afin que vous soyez parfaits et accomplis, sans faillir en rien » (Ja 1.2-4).

En combinant ces deux passages, il ressort que la souffrance produit la persévérance, la maturité et l'espoir, qualités et sentiments qui sont bons et louables. Dieu peut se servir des revers de la vie pour nous former, amenant notre foi à un plus grand degré de maturité, nous rendant plus fervents et plus semblables à Christ.

Le jour où nous l'acceptons comme Sauveur, le Seigneur ne nous transforme pas en un clin d'œil pour nous rendre parfaits le jour même. Il annule plutôt la condamnation du péché et nous place sur la route du paradis. La vie devient alors un temps alloué pour nous permettre d'arriver à maturité, à mesure que nous en apprenons davantage sur Dieu et que nous apprenons à lui plaire. La souffrance, quant à elle, vient brutalement nous confronter aux questions les plus fondamentales de la vie. Ce faisant, nous nous raffermissons et gagnons en maturité.

Dans son livre intitulé *Brisement : Pourquoi souffrons-nous ?*, mon grand-père M. R.

De Haan a parlé du processus de formation qui modèle nos vies.

Les sermons les plus magnifiques que j'aie jamais entendus ne provenaient pas du haut d'une chaire, mais du fond de lits de malades. Les vérités les plus grandes et les plus profondes de la Parole de Dieu ne sont souvent pas révélées par ceux qui prêchent en raison de leur préparation et de leur formation dans des séminaires, mais par des âmes humbles qui ont passé par le séminaire de la souffrance et ont expérimenté elles-mêmes la profondeur des voies de Dieu.

Les hommes les plus joyeux que j'ai rencontrés étaient, à quelques exceptions près, ceux qui avaient eu dans leur vie le moins de soleil, le plus de chagrins et les plus grandes souffrances. Les hommes les plus reconnaissants que j'ai connus n'étaient pas

ceux dont le chemin était semé de fleurs. C'étaient ceux qui, par certaines circonstances, étaient retenus à la maison, souvent aussi cloués au lit, et qui avaient appris à vivre dans la dépendance de Dieu. J'ai constaté que les « ronchonners » se trouvent la plupart du temps parmi ceux qui jouissent d'une excellente santé. Les gens qui se plaignent le plus sont en bonne partie ceux qui auraient, en somme, le moins à se plaindre. Et ces saints de Dieu qui, par leurs prédications de leur couche, ont régulièrement réconforté mon âme, sont les hommes et les femmes les plus reconnaissants et les plus joyeux des bénédictions du Seigneur tout-puissant (p. 50).

Comment réagissez-vous aux difficultés de la vie ? Vous rendent-elles amer ou meilleur ? Votre foi en sort-elle grandie ? Ou tournez-vous plutôt le dos à Dieu ? Dans votre caractère, ressemblez-vous

davantage à Christ ? Laissez-vous les difficultés de la vie vous transformer et vous conformer à l'image du Fils de Dieu ?

Comment toutes choses concourent-elles à notre bien ?

Romains 8.28 est probablement le passage le plus cité de la Bible dans les moments de douleurs et de souffrances : « Nous savons, du reste, que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son dessein. » Ce verset a souvent été mal interprété et peut-être mal utilisé. Cependant, la vérité qu'il contient peut être une grande source de consolation.

Mis en contexte, Romains 8 met en évidence ce que Dieu a fait pour nous. L'Esprit Saint, qui habite en nous, nous donne la vie spirituelle (v. 9), nous confirme que nous sommes enfants de Dieu (v. 16) et nous aide à prier dans nos moments de faiblesse (v. 26,27). Romains 8 met aussi nos souffrances en perspective, les situant par rapport à ce que

Dieu fait, par rapport au plan de rédemption que Dieu est en train de mettre en œuvre (v. 18-26). De son côté, le passage qui va du verset 28 au verset 39 nous garantit que Dieu nous aime, que jamais rien ni personne ne pourra l'empêcher d'accomplir sa volonté et que rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu.

Replacé dans son contexte, le verset 28 de Romains 8 nous certifie avec puissance que Dieu est à l'œuvre, travaillant en faveur de ceux qui ont cru en son Fils, leur Sauveur. Ce verset ne nous promet pas que nous comprendrons tout ce qui nous arrivera, ni que nous serons bénis de toutes sortes de manières, dans cette vie, après un temps d'épreuves. Ce verset nous assure plutôt que Dieu met en œuvre son — bon — plan à travers notre vie. Dieu nous façonne et influence le cours des événements pour sa gloire.

Dans son livre intitulé *Becoming a Whole Person in a Broken World*, Ron Lee Davis

note : « La bonne nouvelle, c'est que Dieu, au lieu d'arranger les circonstances de manière à nous faire plaisir, arrive même à inclure dans son plan éternel nos déceptions et nos échecs les plus cuisants. Le mal subi peut être transformé en bien par Dieu. Romains 8.28 est sa garantie : si nous aimons Dieu, notre vie pourra servir à accomplir ses desseins et à établir son Royaume » (p. 122).

« Mais, peut-on se demander, comment Dieu peut-il avoir toutes choses en main alors que la vie donne une telle impression de chaos ? Comment peut-il faire concourir toutes choses à sa gloire et à notre bien ultime ? » Dans son livre intitulé *Why us ?*, Warren Wiersbe soutient que « ce n'est pas en intervenant continuellement ni en empêchant les événements de se produire que Dieu démontre qu'il est souverain, mais c'est plutôt en étant maître des circonstances, en l'emportant sur elles, de sorte que les tragédies elles-mêmes finissent

par accomplir ses desseins ultimes » (p. 136).

Seigneur souverain de l'univers, Dieu se sert de toutes les facettes de la vie pour nous faire gagner en maturité, nous faire ressembler davantage à Christ et mettre en œuvre son plan éternel. Mais pour parvenir à ses fins, Dieu veut nous utiliser pour que nous aidions les autres et veut, à l'inverse, que nous soyons aidés. Voilà qui sera le sujet de la prochaine partie.

UN MOYEN DE NOUS UNIFIER

La douleur et la souffrance ont, semble-t-il, la faculté de jouer le rôle de révélateur, en nous montrant à quel point nous avons besoin les uns des autres. Nos difficultés nous rappellent combien nous sommes fragiles. Et même la faiblesse des autres peut nous aider à remonter la pente, si nous sommes à bout de force.

Cette vérité redevient très tangible pour moi à chaque fois que je me joins à un petit groupe d'amis de mon Église pour nos réunions

de prière et de témoignage. Au cours de ces rencontres régulières, nous partageons nos fardeaux : enfant malade, perte d'un emploi, tensions au travail, enfant rebelle, fausse couche, animosité entre les membres de la famille, dépression, stress, salut d'un membre de la famille, décisions difficiles à prendre, criminalité dans le quartier, luttes contre le péché, et j'en passe... À la fin de ces réunions, et à de nombreuses reprises, j'ai loué le Seigneur pour l'encouragement que nous avons reçu les uns des autres. Ces réunions nous ont permis de nous rapprocher, et les difficultés traversées ensemble nous ont fortifiés.

À la lumière des Écritures, ces expériences personnelles m'ont fait prendre de nouveau conscience de deux vérités essentielles :

1. La souffrance nous aide à réaliser que nous avons besoin des autres croyants.
2. La souffrance nous aide à répondre aux besoins des autres, mais dans

la mesure où nous permettons à Christ de vivre sa vie en nous.

Voyons comment Dieu, dans chacun de ces cas, se sert de la souffrance pour nous unir aux autres croyants.

I. La souffrance nous aide à réaliser que nous avons besoin des autres croyants.

Pour décrire l'unité de la chrétienté, l'apôtre Paul a utilisé l'image du corps humain (1 Co 12), déclarant que nous avons besoin les uns des autres pour vivre normalement : « Et si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui ; si un membre est honoré, tous les membres se réjouissent avec lui. Vous êtes le corps de Christ, et vous êtes ses membres, chacun pour sa part » (v. 26,27).

Dans sa lettre aux Éphésiens, Paul a parlé de Christ comme de celui : « dont tout le corps, bien coordonné et formant un solide assemblage, tire son accroissement selon la force qui convient à chacune de ses parties, et s'édifie lui-même dans l'amour » (Ép 4.16).

Lorsque nous commencerons à prendre conscience de tout ce que les autres croyants ont à nous apporter, nous nous rendrons compte alors de tout le bénéfice que nous pourrions tirer en nous rapprochant les uns des autres dans les moments difficiles. Quand, selon toutes les apparences, les problèmes auront complètement sapé notre énergie, nous pourrons compter sur d'autres chrétiens pour nous aider à trouver dans la puissance du Seigneur les forces qui nous manqueront.

2. La souffrance nous aide à répondre aux besoins des autres, mais dans la mesure où nous permettons à Christ de vivre sa vie en nous. Dans 2 Corinthiens 1, l'apôtre Paul a écrit : « Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos afflictions, afin que par la consolation dont nous sommes l'objet de la part de

Dieu, nous puissions consoler ceux qui se trouvent dans l'affliction ! » (v. 3,4).

Comme nous l'avons déjà vu, nous avons besoin les uns des autres, parce que nous avons quelque chose de précieux à offrir : le discernement spirituel et la sagesse que nous avons acquis au fil des épreuves. Nous savons apprécier à sa juste valeur la présence d'une personne attentionnée à nos côtés. Et parce que nous avons reçu de Dieu sa consolation dans les moments difficiles, nous serons capables de nous identifier, le moment venu, à ceux qui vivent le même genre de problèmes.

Pour écrire cet opuscule, j'ai lu les témoignages de personnes qui avaient énormément souffert, et je me suis aussi entretenu avec des gens qui étaient habitués de souffrir. Je voulais en savoir plus : qui les avait le plus aidés dans ces moments difficiles ? Immanquablement, la réponse était la suivante : ceux qui ont vécu la même chose, ce sont eux qui peuvent comprendre

parfaitement ; leurs paroles démontrent qu'ils sont des gens d'expérience. Pour celui qui est accablé, se faire dire « je comprends ce que tu vis » a un petit côté superficiel et condescendant, sauf si cela vient de quelqu'un qui a vécu la même chose.

Bien que les consolateurs les meilleurs soient ceux qui ont connu les mêmes difficultés que soi et qui sont devenus par elles plus forts spirituellement, cela ne veut pas dire pour autant que le reste d'entre nous, qui n'aurions pas eu les mêmes problèmes, soyons mis sur la touche. Au contraire, chacun de nous a la responsabilité de faire tout ce qu'il peut pour se mettre à la place de l'autre, pour essayer de le comprendre et de le reconforter. Galates 6.2 nous dit d'ailleurs : « Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de Christ. » Et on lit dans Romains 12.15 : « Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent ; pleurez avec ceux qui pleurent. »

D'après un spécialiste de la lèpre, le docteur Paul
28

Brand, « quand frappe la souffrance, le témoin proche se sent désemparé sous le choc. Il sent sa gorge se nouer. Peut-être ira-t-il à l'hôpital faire des visites assidues et murmurer quelques paroles douces de réconfort ; peut-être lira-t-il quelque article traitant de la meilleure façon de s'adresser à ceux qui souffrent.

« Bref, il n'y a pas de remède miracle quand on souffre. On a surtout besoin d'amour, car l'amour sait d'instinct trouver ce qu'il faut. »

— Philip Yancey

« Mais, quand je demande aux malades et à leur famille : “Qui vous a aidé dans votre épreuve ?”, je reçois une réponse curieuse, imprécise. La personne dépeinte est rarement un beau parleur ou une

personnalité séduisante et communicative. C'est quelqu'un de calme, de compréhensif, qui écoute plus qu'il ne parle, qui ne juge pas, peu enclin à donner des conseils. "Le sentiment d'une présence", dira-t-on. "Quelqu'un qui était là quand j'avais besoin de lui." Une main à tenir, une étreinte compatissante. Un même serrement de gorge » (*Tes Œuvres sont admirables*, p. 240).

C'est clair, Dieu nous a fait dépendre les uns des autres. Nous avons beaucoup à offrir à ceux qui souffrent. De même, nous avons beaucoup à recevoir des autres dans les moments difficiles. C'est en consolidant cette unité, et en reconnaissant que Dieu se sert de la souffrance comme d'une alarme pour attirer notre attention sur les problèmes causés par le péché, en reconnaissant aussi qu'il exploite les difficultés pour nous conduire à lui et qu'il se sert même des problèmes pour nous faire ressembler davantage à Christ, que nous serons encore plus réconfortés.

COMMENT AIDER ?

Vous croulez peut-être en ce moment sous le poids des problèmes et l'idée d'aider qui que ce soit peut même vous sembler irréalisable. Mais, chemin faisant, vous serez prêt à offrir à votre tour du réconfort (2 Co 1). En fait, chercher à aider les autres peut être d'une importance considérable dans votre propre processus de guérison émotionnelle.

Il se peut aussi que vous ayez lu cet opuscule dans l'espoir de pouvoir mieux aider un(e) ami(e) blessé(e) ou un être cher. Dans ce cas, les suggestions de la prochaine partie vous sont aussi adressées.

Aider les autres est risqué. Notre aide ne sera pas toujours la bienvenue. Nous risquons parfois de nous tromper, de ne pas avoir les mots appropriés. Mais nous devons essayer malgré tout. La parabole du bon Samaritain (Lu 10.25-37) nous rappelle que nous avons la responsabilité d'aider les

gens en détresse que nous rencontrons. Voici donc quelques suggestions :

- Agissez, vous, sans attendre que quelqu'un d'autre le fasse !
- Si possible, soyez là *en personne*, et touchez-leur la main ou donnez-leur l'accolade dont ils ont besoin.
- Concentrez-vous sur leurs besoins et non sur la gêne que vous ressentez parce que vous n'avez pas les réponses adéquates.
- Laissez vos interlocuteurs exprimer leurs émotions. Ne condamnez pas celles-ci.
- Cherchez à vous renseigner sur leur problème.
- Ne donnez pas l'impression d'être au-dessus de tout.
- Ne parlez pas trop.
- Évitez les formules du genre : « Tu ne devrais pas ressentir ce genre d'émotions », « Tu sais ce qu'il te reste à faire ».

- Dites-leur que vous prierez pour eux.
- Priez ! Demandez à Dieu son aide, pour vous et pour eux !
- Gardez contact avec eux.
- Aidez-les à se débarrasser de la fausse culpabilité, en leur rappelant que souffrance et péché ne vont pas toujours de pair.
- Aidez-les à rechercher le pardon de Christ, s'ils souffrent à cause d'un péché ou s'ils prennent conscience d'un péché après avoir examiné leur propre vie.
- Encouragez-les à se souvenir de la fidélité de Dieu.
- Concentrez-vous sur l'exemple que représente Jésus, et recherchez son aide.
- Rappelez-leur que Dieu nous aime, qu'il prend soin de nous et qu'il tient toutes choses entre ses mains.

- Encouragez-les à vivre au jour le jour.
- Encouragez-les à trouver l'aide nécessaire auprès de leurs amis, de leur famille, de leur pasteur.
- Aidez-les à prendre conscience que résoudre des problèmes demande du temps.

« Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent ; pleurez avec ceux qui pleurent. »

— Romains 12.15

- Rappelez-leur que Dieu a un amour de berger pour ses brebis (Ps 23).
- Rappelez-leur que Dieu est maître de l'univers et qu'aucun événement, quel qu'il soit, ne lui échappe.
- Ne soyez pas indifférent(e).

- En essayant de leur remonter le moral, ne soyez pas superficiel(le). Soyez sincère. Restez l'ami(e) que vous étiez avant que les problèmes ne surgissent.
- Témoignez-leur les mêmes marques d'affection que vous auriez voulu recevoir si vous aviez été, vous aussi, dans la même situation.
- Soyez à l'écoute.
- Sachez reconnaître à quel point ils sont blessés.
- Donnez-leur le temps de guérir. N'accélérez pas le processus.

PLUS QUE DES RÉPONSES

Nous réclamons à cor et à cri des réponses complètes. Mais à la place, Dieu s'offre en personne. Et c'est largement suffisant. Sachant que nous pouvons lui faire confiance, nous n'avons pas besoin d'explications détaillées. Savoir que Dieu est encore maître de l'univers et qu'il a véritablement à cœur notre bien-être personnel est suffisant.

*« Nous réclamons
à cor et à cri des
réponses complètes.
Mais à la place,
Dieu s'offre
en personne. »*

La preuve la plus tangible de l'attachement que Dieu a pour nous nous est fournie par Jésus-Christ. Dieu a tant aimé notre monde en détresse qu'il

a envoyé son Fils souffrir le martyr et mourir pour nous, afin que nous soyons libres, que nous ne soyons plus condamnés à souffrir pour l'éternité (Jn 3.16-18). Grâce à Jésus, nous pouvons éviter la plus terrible des souffrances : la séparation — éternelle — d'avec Dieu. Et grâce à Christ, nous pouvons même supporter dorénavant les pires tragédies, à cause de la force qu'il a mise en nous et de l'espérance qu'il a placée devant nous.

Pour affronter de façon réaliste le problème de la souffrance, il faut d'abord reconnaître que la souffrance trouve son origine dans ce problème universel qu'est le péché. Avez-vous conscience du fait que Jésus a terriblement souffert sur la croix pour vous délivrer de la condamnation du péché ? Faites-lui confiance. Recevez de sa part le don gratuit du pardon. Ce n'est qu'en lui que vous trouverez la solution définitive à la souffrance qui affecte votre vie et qui affecte le monde entier.